6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.0 — à ROUBAIX N° 3.2 — à LENS N° 1.0

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Samedi 26 Décembre 1908

Nécessité d'une convention FRANCO-CHINOISE

Deux nouvelles importantes nous sont parvenues ces jours derniers : d'une part, on a annoncé que l'Allemagne et le Japon seraient sur le point de signer un accord relatif aux affaires extrême-orientales ; d'autre part, on affirme que l'ambassadeur extraordinaire envoyé par la *Chine aux Etats-Unis* pour remercier le gouvernement de Washington d'avoir renoncé à sa part de l'indemnité des Boxers avait mission d'engager des pourparlers en vue d'une entente formelle entre la grande république américaine et l'empire du Milieu.

La première de ces deux informations a été provoquée, sans doute, par le mouvement d'opinion qui se produisit, dans les milieux politiques de Berlin, lorsque l'on y apprit la signature de la convention intervenue récemment entre le Japon et les Etats-Unis, par laquelle ces deux puissances se garantissent la paisible jouissance de leurs possessions extrême-orientales et s'engagent à sauvegarder l'intégrité de l'empire chinois. Lorsqu'ils apprirent cette nouvelle, un grand nombre de membres du Reichstag émirent l'opinion qu'il y avait lieu pour l'Allemagne de conclure avec le Japon une convention analogue à celle qui venait d'être signée par les Etats-Unis.

L'officieuse *Gazette de Cologne* répondit à la manifestation de ces députés par une note où la chancellerie de l'empire faisait observer que l'Allemagne n'avait pas à imiter l'exemple des Américains puisqu'elle les avait devancés dans la voie des ententes avec le Japon. Elle rappelait que, le 16 octobre 1900, eut lieu entre l'Allemagne et l'Angleterre un échange de vues, auquel prit part ultérieurement le Japon, et dont l'objet était précisément celui qui est visé dans la convention américano-japonaise. Après avoir rappelé ces faits, la note officieuse publiée par la *Gazette de Cologne* ajoutait que « l'Allemagne, au lieu d'être une retardataire dans cette question, est précisément en avance sur tout le monde ».

Il est certain que l'Allemagne s'est beaucoup préoccupée, depuis quelques années, de gagner les bonnes grâces des gouvernements et des populations de l'Extrême-Orient. *Tandis que*, dans des conversations ou des discours plus ou moins retentissants, Guillaume II tentait d'ameuter l'Europe contre les « jaunes », le gouvernement impérial s'efforçait de gagner leurs bonnes grâces, dans le but évident de contre-balancer, en Extrême-Orient, l'influence de la France et de la Grande-Bretagne, car ce n'est pas seulement au Japon qu'il prodiguait ses amitiés, mais aussi, et plus activement encore, à la Chine.

Pour être agréable à cette dernière, il a décidé ses nationaux à abandonner certaines concessions de voies ferrées qui leur avaient été faites et il a lui-même remis à la garde des troupes chinoises son chemin de fer du Chan-Toung dont il s'était d'abord réservé la surveillance militaire. On sait à Berlin quel avenir économique et politique est réservé à la Chine et l'on tient à vivre avec elle dans les meilleures relations. Il ne serait même point étonnant que l'Allemagne songeât à s'attacher la Chine par quelque convention officielle.

Cette éventualité devrait préoccuper nos diplomates et les engager à entrer dans la voie où les Etats-Unis, si la nouvelle rappelée plus haut est exacte, seraient en train de prendre les devants sur les nations européennes. Parmi ces dernières, il n'en est, sans contredit, aucune qui soit plus intéressée que la France à entretenir des bonnes relations avec la Chine.

Ces relations ont été presque constamment troublées tant que notre politique en Extrême-Orient fut inspirée par les missions romaines.

Les Chinois étaient représentés par elles à notre gouvernement et à l'opinion publique française comme des barbares, sur lesquels la force seule pouvait exercer une influence et avec lesquels on ne devait s'entretenir que la menace à la bouche. C'est ce qui faisait dire à un haut personnage chinois : « Avec l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, la Russie, nous traitons des questions d'affaires ; avec la France nous ne pouvons parler que des missions et c'est toujours pour nous présenter quelque revendication de missionnaire qu'elle entre en conversation avec nous. »

Il est permis de penser qu'avec le gouvernement actuel, la situation s'est modifiée et que les missions ont perdu, dans les bureaux du quai d'Orsay, la haute autorité directrice dont elles jouissaient autrefois. Je suis également convaincu que M. Pichon est éclairé sur les modifications profondes qui se sont produites, au cours de ces dernières années, dans l'esprit des populations et du gouvernement de la Chine. Il connaît, à coup sûr, le souffle d'indépendance vis-à-vis des étrangers qui agite la Chine jusque dans la profondeur de ses masses ; mais il sait aussi que la Chine est non moins désireuse de vivre en paix avec toutes les nations, que soucieuse de conserver son indépendance politique et son intégrité territoriale. Et il est permis de croire qu'en apprenant la nouvelle rappelée plus haut, il s'est souvenu que la France est plus intéressée encore que les Etats-Unis à traiter amicalement avec la Chine.

Les Etats-Unis, en effet, n'ont à sauvegarder, dans l'empire du Milieu, que leur commerce et leur industrie, tandis que la France ne peut être assurée de conserver ses établissements indo-chinois que si elle vit en bonne intelligence avec la Chine. Il n'y a pas un seul homme au courant des affaires de l'Indo-Chine qui ne soit convaincu de la vérité de cette assertion. La France n'aurait dû être, en conséquence, précédée par aucune autre puissance dans la voie des accords officiels avec la Chine.

Notre gouvernement ne peut pas ignorer non plus que la Chine est toute disposée à traiter avec la France et à nous garantir la tranquille possession de notre colonie indo-chinoise, pourvu que nous nous engagions à respecter son indépendance et l'intégrité de son territoire.

Dans ces conditions, rien n'est plus facile que de conclure avec le gouvernement chinois une convention analogue à celle que nous avons signée déjà avec le Japon et à celle que les Etats-Unis se proposent, dit-on, de signer avec la Chine. Je prétends même, et non sans de graves motifs, qu'une convention franco-chinoise est le corollaire indispensable de notre convention avec le Japon. L'une et l'autre, dans tous les cas, sont indispensables à la sauvegarde des intérêts considérables que nous avons en Extrême-Orient.

J.-L. DE LANESSAN.

Polémiques réactionnaires

Ça continue ! Chaque matin, la presse nationaliste et cléricale vous sert tout chaud un nouveau roman scandaleux dont le héros est une personnalité du parti républicain. L'histoire est, la plupart du temps, bête à pleurer, mais elle convient sans doute à la mentalité des lecteurs auxquels elle s'adresse, puisqu'elle est par eux gobée, commentée et répandue à l'infini.

La semaine dernière c'était Scheurer-Kestner, puis un sénateur de l'Est et quelques autres que l'on présentait comme les artisans mystérieux d'un complot contre Félix Faure, avec, si j'ose dire, Mme Steinheil comme instrument. C'était aussi tel de nos plus notables parlementaires surpris par le peintre, dans la nuit fatale, en conversation criminelle avec sa femme et décochant au mari trompé un coup de poing si magistral qu'il l'étendait mort sur la descente de lit. On ne se gênait pas, du reste, pour citer des initiales et désigner de façon d'autant plus transparente le pseudo-meurtrier que celui-ci ne pourra protester plus que sa pseudo-victime, puisque tous deux dorment au fond de la tombe. Hier, le malfaisant ragot s'attaquait à un autre personnage considérable, vice-président de la Chambre, ancien ministre, dont on racontait avec grand luxe de détails la visite à l'impasse Ronsin, le jour même du crime. Celui-là, qui n'est pas mort, se défend. Il ne connaît pas la dame célèbre, il ne l'a jamais vue. Il ignore l'endroit de Paris où demeuraient les Steinheil, il n'a pas mis les pieds à Bellevue depuis plus de vingt ans.

— Allons donc ! reprend la presse nationaliste, vos démentis valent des aveux. Un parisien doit connaître l'impasse Ronsin depuis le temps qu'il en est question. Qui veut trop prouver, prouve contre soi.

Autre chose, ce matin. La sensationnelle affaire a mis en appétit les chercheurs de scandales et les salisseurs professionnels. Il s'agit de viser plus haut en mêlant maintenant le président de la République et sa famille à quelque malpropre histoire. Et de suite le scénario est conçu : on ressuscite un fait divers d'il y a dix-huit mois. Un malheureux avocat neurasthénique s'est tué d'un coup de revolver. Il était originaire du Lot : donc sa femme était la maîtresse du fils de M. Fallières, et c'est cet amant qui l'a suicidé. Il y a des colonnes entières sur cet « assassinat » dans la presse noire.

Naturellement, M. André Fallières ne connaissait l'infortuné avocat que pour l'avoir rencontré dans la salle des Pas-Perdus, et ignorait même qu'il fût marié. Qu'est-ce que cela fait ? La calomnie est lancée. Le fils du président devient aux yeux d'une multitude de naïfs un « assassin » dont le père a arrêté la main de la justice au moment où elle allait s'abattre sur son épaule. Quel beau thème pour les gaillards vertueux qui s'indignent chaque matin contre l'immoralité du régime !

Nous ne nous attarderons pas à philosopher sur des procédés d'une telle... infériorité. Un parti qui les emploie se juge lui-même. Il est vrai que les honnêtes gens l'ont déjà depuis longtemps jugé et qu'ils lui gardent l'estime qui convient.

Paul DESACHY.

CHRONIQUE

GRISAILLE

A vingt-cinq ans, Jacques Lantoine venait de connaître son premier désespoir sentimental. La jalousie, la haine, la fureur des sens et la rage du mépris avaient, d'un seul coup, plus ravagé son cœur naïf que toutes les passions d'une longue vie. Successivement, il avait songé à tuer l'infidèle, à se suicider, à voyager. Et, en fin de compte, il avait pris un parti plus sage. Il était venu soigner ses chagrins dans la petite ville de son ami Anacharsis Loiseau, vieux poète qui savait philosopher avec l'amour, ayant appris en province à goûter la paix de l'âme.

Mais pour cette paix d'un clocher qui rêve sur les bords d'une rivière, Jacques était encore trop agité. Au bout de quelques heures de séjour dans le petit chef-lieu, il sentit que l'ennui avivait sa douleur, et il allait s'en aller souffrir ailleurs, lorsque l'ingénieux Anacharsis Loiseau s'avisa de le présenter à Mlle Florence Deligneuse.

Mlle Florence Deligneuse avait trente-six ans et demi. Elle habitait avec son père une vieille maison de pierres noires, dans une rue sans pavé, et où elle était née.

Le père Deligneuse, malgré ses soixante-douze ans, enseignait l'histoire naturelle au lycée et, dans ses loisirs, il se livrait à des travaux personnels, faisait des recherches sur la nature des terrains environnants, dressant des cartes géologiques, écrivassant dans les petites revues locales, connu et honoré de tous les spécialistes du département. Un seul souci, par instants, rendait songeuse sa vieillesse : c'était de mourir avant d'avoir découvert dans la région un caillou dont il avait poursuivi toute sa vie la trace. Il laissait ainsi sa fille dans une grande solitude.

Mais, les jeudis, Florence recevait ses amies : les femmes des professeurs, collègues de son père, leurs filles, quelques très vieilles dames, oisives et cancanières, qui, de semaine en semaine, apportaient un potin. On causait de tout savamment, de crochet, de littérature, de religion. Parmi ces dames se glissaient furtivement les talents de la ville, le greffier du tribunal de commerce, rondelliste réputé, l'antiquaire-archéologue, et Anacharsiste Loiseau, avec quelques paysagistes propriétaires.

L'étroit salon était accueillant, avec son jour mince filtrant d'une seule fenêtre, ses meubles vieillots, le grand portrait d'un jeune homme qui ressemblait à la maîtresse de la maison, et ses aquarelles d'amateur qui portaient dédicace. Dans ce cadre discret, effacé, parmi des senteurs oubliées, on passait une heure de bavardage à mi-voix, en s'arrangeant de manière à ne se trouver jamais plus de deux ou trois ensemble, afin de jouir égoïstement de cette intimité.

Anacharsis Loiseau présenta son jeune ami comme poète.

— Je suis charmée, Monsieur, de faire votre connaissance, dit Mlle Florence.

De ses trente-six ans passés, il n'apparaissait dans sa grâce indistincte aucun signe. A peine, sur son teint de brune, aux coins des yeux, devinait-on quelques rides légères. Haute et mince, encadrée d'un petit paravent, sa fine silhouette, en sa ligne archaïque, avait un charme de fragilité, de demi-vie. Sur sa robe noire, ses mains étaient d'une blancheur extrême : des mains longues, singulières, inquiètes aux objets et qui semblaient étrangères à tout travail humain. Ses gestes indolents évoquaient tout un passé de solitude et de réclusion, de loisir désolé. Ses yeux, cernés de nuit pâle, avaient le regard des yeux qui ont beaucoup rêvé.

— Je pense, dit-elle aimablement à Jacques, que votre ami ne manquera pas de me prêter vos œuvres... Car, ajouta-t-elle, j'ai le temps de beaucoup lire.

Mais les vieilles dames arrivaient, puis le rondelliste et les aquarellistes. La conversation devint insignifiante. Bien qu'elle l'entretint et la dirigeât, Mlle Florence semblait n'y prendre aucune part. Une gravité rayonnait sur son visage distrait, ses gestes lents évoquaient tout autre chose que ce qu'elle disait, et, au milieu de ces médiocres propos qui s'échangeaient avec quelque bruit, elle gardait dans les yeux un regard lointain, dont la clairvoyance, quand il se fixait, allait au cœur.

— Quel mystère y a-t-il donc en cette étrange créature ? demanda Jacques à son vieux poète, dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la rue qu'envahissait le soir.

— Je savais bien qu'elle vous plairait !... dit finement le provincial.

Leur pas sonnait dans le silence de la rue ; et le crépuscule, où s'allumaient les petites lueurs des petites maisons, les enveloppait de douceur.

— Vous avez remarqué, dit Anacharsis Loiseau, le portrait du jeune homme qui lui ressemble d'une manière si frappante ?... C'était son frère. Leur mère était morte de la poitrine. Florence avait quinze ans alors... Le petit, beaucoup plus jeune qu'elle, était chétif, nerveux, trop intelligent. Toutes les belles années de Florence se sont épuisées à dorloter, puis soigner ce malheureux enfant. Son dévouement fut passionné, presque maladif. Quand elle le perdit, elle avait vingt-cinq ans, — votre âge... Sans doute, depuis, a-t-elle eu quelque amour qu'elle garda secret... Pendant longtemps, sa santé ne fut pas très bonne, à elle non plus. Par scrupule de quasi-poitrinaire ou par une mystérieuse fidélité à ses morts, elle pensa qu'il ne lui appartenait pas de se faire une existence comme les autres... Elle tient compagnie à son père... Elle n'a eu ni jeunesse ni bonheur... C'est là sa grâce...

Quand ils furent parvenus au logis du vieux poète, le soir était si doux que Jacques, abandonnant son ami, continua d'errer dans les rues muettes de la petite ville. La fraîcheur d'un beau ciel de septembre s'y répandait, et les arbres des jardins, émus d'un souffle léger, se reposaient dans la limpidité. La petite rivière bruissait sous les vieux ponts. Un mystérieux bien-être languissait le cœur de Jacques, et, songeant à ce que lui avait conté son vieux poète, il évoquait avec plus de précision et de mélancolie, l'image de Mlle Florence Deligneuse : sa robe noire, ses longues mains, sa voix triste, comme tout cela, pour un cœur troublé par la passion, promettait l'apaisement, la pitié, la bonté de l'amour ?... Presque plus rien ne subsistait en son corps qui provoquât le désir. Lointaine, indifférente à l'âge et comme dégagée de tout ce qui passe en une femme, elle appelait la sympathie, la confiance et la douceur de l'abandon.

Jacques ne fit plus aucune difficulté pour prolonger son séjour dans la ville ennuyeuse. Le jeudi suivant, il ne manqua pas de rendre visite à Mlle Florence Deligneuse. Il revint aussi le jeudi d'après, puis l'autre. Chaque fois, elle l'accueillit avec le même sourire, son regard distrait et interrogateur. Peu à peu, il s'habituait, s'acclimatait, devenait provincial et sédentaire. Il arrivait de bonne heure, s'installait toujours à la même place, et ne s'en allait plus. Mlle Florence, elle-même, semblait prendre plaisir à ces visites. Volontiers, elle négligeait les vieilles dames qui caquetaient de leur mieux, le rondelliste qui redoublait de pointes et de saillies, les aquarellistes qui vantaient inutilement la couleur des bois voisins, sous le bel automne.

Un jour de la fin d'octobre, ils se trouvaient seuls. Il était cinq heures de l'après-midi, par un temps maussade. Point de lampe encore dans le petit salon, mais un petit feu de bûche. Par la fenêtre entraient l'hiver et l'ombre, qui, dans la pièce tiède, rendaient plus voluptueuse la flamme claire. Aux lèvres de Jacques, malgré lui, vinrent des mots plus tendres.

— Depuis deux mois que je me trouve chez le brave Anacharsis, dit-il, j'ai fini par venir vous voir presque tous les jours et je me rends à peine compte du charme que j'y goûte... Par instants, voyez-vous, il me semble que je vous aime...

Mlle Florence haussa gracieusement ses épaules couvertes d'une dentelle noire.

— Heureusement que vous n'en êtes pas sûr !... fit-elle.

Jacques avait pris une des mains pâles et longues qui s'abandonna dans la sienne.

— C'est vrai, je ne puis vous dire ce que vous m'avez mis au cœur de bon et de réconfortant... Si vous saviez comme j'étais triste, quand cet astucieux Anacharsis a eu l'idée de m'amener chez vous... Mais j'aurais honte de faire seulement allusion devant vous au mal dont j'ai souffert...

Mlle Florence écoutait, immobile, toute droite, dans l'encadrement de son petit paravent, peut-être caressée secrètement par ces paroles imprévues dans sa vie, et son sourire, le perpétuel sourire de sa mélancolie, apparut plus amical et plus ému.

— Oui, fit-elle, je m'étais un peu doutée de cela... C'est un instinct que j'ai de la tristesse, ou une habitude si vous voulez... Dès le premier jour, en vous voyant, j'ai eu l'impression que vous aviez un chagrin, un chagrin comme on en éprouve à votre âge, excessif et superficiel... Vous m'avez un peu fait l'effet d'un malade, comprenez-vous ?... d'un autre malade que j'aurais voulu soigner... Mais aujourd'hui, puisqu'il suffit d'une vieille demoiselle comme moi pour vous attendrir quand le soir tombe, c'est que votre cœur a retrouvé les dons d'aimer... Vous êtes guéri, Jacques, et demain vous repartirez pour Paris...

Jacques baisa dévotement les doigts fins.

— Ne parlez pas ainsi, murmura-t-il... Je vous dois les heures les plus charmantes de ma vie, et c'est vous que j'aime... vous... toute seule...

Le regard lointain des beaux yeux noirs se fixa sur les siens, gravement.

— Non, Jacques, vous ne m'aimez pas, moi, vous ne pouvez pas m'aimer... Je représente pour vous un peu de la poésie qu'on trouve aux vieilles rues, aux jardins entourés de murs, à une rivière sinueuse, quand on cherche le calme et l'oubli... Je suis l'image que vous garderez peut-être en votre souvenir d'un coin de province dont la vie, un moment, vous fut bienfaisante... C'est joli, cela, si vous voulez, c'est même un sentiment assez doux... Mais, croyez-moi, ce n'est pas l'Amour...

Il faisait presque nuit dans le petit salon où voletaient les reflets de la flamme mourante. La porte s'ouvrit vivement. M. Deligneuse, en costume de géologue, entra tout joyeux.

— Le voilà enfin, ce caillou de malheur !... cria-t-il.

Dans le creux de ses deux mains jointes, il montrait un petit morceau de pierre noire. Jacques se disposa à prendre congé.

— Dînez avec nous ! dit Mlle Florence.

Puis, après le repas, s'adressant à son père :

— Tu sais que M. Jacques nous quitte demain ?... fit-elle.

— C'est vrai ?... demanda le vieillard avec une surprise mélancolique.

Longtemps, Jacques hésita. Mais le regard de Mlle Florence était si doux, qu'il finit par répondre :

— C'est vrai, monsieur Deligneuse. Je vous fais ce soir mes adieux...

Et il tint parole.

Gaston RAGEOT.

L'Armée Allemande

La [illegible] ...ilieuses

La Chambre des députés a voté avant de se séparer la réorganisation de notre artillerie. Elle a même, dans son ardent désir de nous donner des artilleurs, sacrifié les musiques d'artillerie. La brillante réputation artistique de ces phalanges harmonieuses ne les a pas sauvées. Le gouvernement et nos honorables ont pensé que nous n'étions plus au temps où Orphée attendrissait les fauves et ils ont fait table rase de toutes les considérations pour atteindre ce but : avoir une artillerie puissante les canons et forte en hommes comme l'Allemagne.

La chose coûtera au trésor la somme de [illegible] millions comme dépense de premier établissement. On voudrait pouvoir dire que ce gros sacrifice financier qu'on demande au pays est inutile.

Le cliché que nous reproduisons ci-dessus et qui représente des soldats allemands s'exerçant à la manœuvre des mitrailleuses, montre, hélas ! qu'il n'est que trop justifié !

Le Congrès des Syndicats belges

Avant le congrès

Bruxelles, 25 décembre. — Le congrès annuel des syndicats affiliés au parti ouvrier s'est ouvert aujourd'hui à la Maison du Peuple de Bruxelles.

Du rapport du secrétaire qui vient de paraître, il résulte qu'il y a actuellement en Belgique, sur 586,789 ouvriers et ouvrières occupés dans l'industrie, 181,015 travailleurs syndiqués, dont 139,739 affiliés à la Centrale syndicale du parti socialiste, 10,087 syndiqués neutres, 515 syndiqués libéraux et 30,664 syndiqués chrétiens.

Le congrès a à trancher plusieurs questions importantes. La commission propose la création d'une caisse nationale de grève. A l'appui de cette proposition, elle invoque la création de syndicats patronaux de plus en plus nombreux qui rendent difficile, presque impossible, le succès des grèves isolées. La commission réclame des syndicats affiliés une cotisation de 5 centimes par mois et par membre, soit 60 centimes par an.

Les travailleurs du bois demandent au congrès de mener une campagne contre la concurrence que le travail des prisonniers fait aux travailleurs libres.

Les employés et voyageurs de commerce de Liège demandent que la loi sur le repos hebdomadaire soit complétée par l'octroi du repos du samedi après-midi pour tous les ouvriers.

La question de la limitation légale de la journée de travail est également à l'ordre du jour. Le rapporteur, M. Louis Bertrand, député socialiste de Bruxelles, se prononce en faveur de la journée de huit heures pour les ouvriers des mines et de celle de dix heures pour les ouvriers des autres industries.

ECHOS

SHERLOCK HOLMES COCHER

Conan Doyle, le célèbre créateur du non moins célèbre policier Sherlock Holmes, revenant de Monte-Carlo, hèle à la gare de Lyon un fiacre pour se faire conduire à l'hôtel. Arrivé à destination, il paye son cocher, qui le remercie de son généreux pourboire en l'appelant par son nom. Etonnement légitime de l'écrivain, qui lui demande comment il pouvait le connaître :

— Voici, répondit l'automédon. J'ai lu dans les journaux que sir Conan Doyle devait arriver de Nice à Paris, après s'être arrêté à Marseille et à Lyon. Or, j'ai constaté que vous vous étiez fait couper les cheveux chez un coiffeur de Marseille et que vous aviez encore sur vos chaussures un peu de boue des rues de Lyon. Il ne m'en a pas fallu davantage pour constater votre identité.

Conan Doyle, émerveillé, demanda au cocher si c'étaient là les seuls indices qui avaient guidé son étonnante perspicacité.

— Ma foi non, répliqua avec un sourire légèrement narquois son interlocuteur : il y en a un autre : c'est votre nom, qui est inscrit en grosses lettres sur votre malle.

C'est Conan Doyle lui-même qui a conté l'aventure.

LE FIL A COUPER LE BOIS

Nous connaissions le fil à couper le beurre. Mais voici qu'un ingénieur électricien vient d'inventer le fil à couper le bois.

On sait que pour l'exploitation des forêts, on est obligé de transporter d'arbre en arbre des scies horizontales mues par la vapeur, à l'aide desquelles on coupe les arbres près de leur base. Ces appareils sont encombrants, leur transport est difficile, ils risquent de provoquer des incendies dans les forêts ; enfin, la scie mécanique qu'il faut installer au pied de chaque arbre est elle-même volumineuse, lourde, et il faut la déplacer avec son moteur après chaque abatage. Dans les forêts américaines, où l'on abat des troncs énormes en bois très durs, les inconvénients du système sont encore très sensibles. Aussi a-t-on cherché à remplacer la scie mécanique par un outil plus commode à la fois comme transport et comme maniement. On y est parvenu de la façon suivante. On installe une machine électrique à la lisière de la forêt ; on y branche un câble souple qui conduit le courant électrique dans l'intérieur de la forêt ; et on utilise ce courant pour faire rougir un fil de platine que l'on passe au travers de l'arbre qu'il s'agit de couper. Le platine incandescent tranche le bois comme un fil de fer tranche une motte de beurre. Il se dégage un peu de fumée et c'est tout. Le procédé est aussi rapide que facile à employer. Il est, en tout cas, fort économique, surtout pour les forestiers de l'Arkansas, qui l'appliquent en ce moment.

AUTOGRAPHE ORIGINAL

Lors de son dernier séjour en France, le milliardaire Rockefeller avait commandé deux perruques à un spécialiste. Celui-ci exécuta fort bien la commande et ne se gêna pas pour majorer sa facture. Quand on a affaire à un milliardaire, n'est-ce pas, pourquoi ne pas en profiter ? La facture se montait à six cents francs ! Le client ne broncha pas quand on lui présenta la note à payer, aussi le fournisseur se crut-il permis de demander quelque chose en plus.

— Je serais très honoré si vous vouliez me laisser un autographe.

— *All right !* répondit le milliardaire.

Et, prenant une feuille de papier blanc, il écrivit : « Bon pour six cents francs. Signé : Rockefeller. »

— Voilà l'autographe ! dit-il en remettant le papier.

— Mais, objecta l'artiste en perruques, c'est que si je donne ce bon pour toucher ma facture, je n'aurai plus d'autographe !

— *Yes !* fit simplement Rockefeller, vous n'avez qu'à ne pas toucher votre argent.

Notre Almanach pour 1909

contient 4 BILLETS de FAVEUR à demi-prix pour deux théâtres de Lille

Prix : 0 fr. 40

Une agression contre M. Fallières

Un garçon de café, royaliste, se livre à des voies de fait sur le Président de la République, pendant sa promenade. — Il est arrêté.

Paris, 25 décembre. — Le président de la République a été, ce matin, l'objet d'une agression qui, hâtons-nous de le dire, n'a eu aucune conséquence fâcheuse.

On sait que M. *Fallières* a l'habitude de faire tous les matins une longue promenade à pied et qu'il se rend d'ordinaire au Bois de Boulogne en suivant l'avenue des Champs-Elysées et l'avenue du Bois.

L'agression

Vers neuf heures du matin, au moment où M. Fallières, faisant sa promenade ordinaire arrivait place de l'Etoile, un garçon de café, Jean Mathis, se jeta sur lui, tenta de le saisir à la gorge, puis essaya de le prendre à bras le corps pour le renverser.

Le secrétaire général de la présidence, M. Ramondou, et le colonel Lasson, officier d'ordonnance, qui accompagnaient le président, se précipitèrent sur l'agresseur et le remirent entre les mains des agents qui suivent de loin le président. Ceux-ci conduisirent Jean Mathis au poste le plus voisin.

Immédiatement fouillé, il fut trouvé porteur d'une médaille à l'effigie du général Mercier, d'une collection de timbres à l'effigie du duc d'Orléans, d'une carte du syndicat des jaunes et d'une carte de la Patrie française.

Il déclara se nommer Jean Mathis et être né en 1874 à Val-d'Isère (Savoie). Il dit qu'il habitait en garni, 44, rue Mazarine.

A l'Elysée

En rentrant à l'Elysée, le président de la République a trouvé au palais le président du conseil, qui, prévenu par téléphone, attendait le retour de M. Fallières.

Le président de la République a alors fait au président du conseil le récit suivant de l'agression :

Il passait sur la place de l'Etoile, ayant à sa droite M. Ramondou et à sa gauche le lieutenant-colonel Lasson, lorsqu'un individu qui marchait devant eux s'arrêta, comme pour les laisser passer, puis, soudain, se précipita sur lui et le serra à la gorge. Il le serra si fort qu'il lui fit avec les ongles une assez large égratignure derrière l'oreille droite. Le faux-col du président portait encore une petite tache de sang.

Aussitôt M. Ramondou et le lieutenant-colonel Lasson se précipitèrent sur l'agresseur et le terrassèrent.

Sur ces entrefaites, les deux agents cyclistes de la brigade de l'Elysée qui suivent le président dans ses promenades habituelles, accoururent et l'arrêtèrent.

Aucun agent, à ce moment, ne se trouvait sur la place.

Le président continua sa promenade et ce n'est qu'en rentrant à l'Elysée qu'il a appris le nom de l'auteur de l'agression.

L'agresseur

Au commissariat des Champs-Elysées, où l'agresseur du président de la République a été conduit, on se montre très fermé et fort avare de renseignements. Voici cependant ceux qu'on a pu obtenir sur l'identité et les antécédents de l'agresseur.

Jean Mathis, âgé de trente-cinq ans, est originaire de la Savoie. Garçon de café, sans place depuis longtemps, il habite 44, rue Mazarine et n'a pas d'antécédents judiciaires. Lorsqu'il s'est livré aux voies de fait que nous relatons plus haut, il était sans armes. Des perquisitions ont été opérées dans la matinée à son domicile. Elles ont amené la découverte d'une grande quantité de journaux, revues et brochures de l'opposition réactionnaire et monarchiste. Il était affilié à la fédération des jaunes.

Conduit au poste du Grand Palais, où il a subi un interrogatoire sommaire, il s'est vanté de son action et l'a revendiquée comme un titre de gloire, ajoutant que « sa conscience » et « son devoir » la lui avaient dictée.

On le considère, jusqu'à plus ample informé, comme un illuminé et un esprit faible.

Récit d'un témoin

M. Chavaroche, un des témoins de l'agression, en a fait le récit en ces termes :

« Je venais de quitter mon domicile, nous dit-il, pour me rendre à mes occupations dans le centre de Paris.

» Je suivais le trottoir qui borde la place de l'Etoile et je m'apprêtais à traverser l'avenue d'Iéna, lorsque j'aperçus le président Fallières qui rentrait probablement à l'Elysée, après avoir effectué sa promenade quotidienne.

» Je m'arrêtais un instant pour le voir passer, lorsque, tout à coup, d'un bond, un individu que je n'avais même pas remarqué s'élança sur le président, le frappa et le saisit au col de son pardessus.

» Surpris par cette attaque, le président essaya néanmoins de se dégager mais l'homme tenait bon.

» Tous deux vacillèrent pendant quelques secondes, puis roulèrent à terre.

» A cet instant surgirent plusieurs agents de la Sûreté qui accompagnent toujours le président dans ses promenades. Ils dégagèrent M. Fallières, qui se releva vivement et s'éloigna.

» Mon attention se porta alors sur l'individu que les agents, aidés de quelques passants attirés par l'agression, firent monter dans un fiacre. Deux inspecteurs prirent place à ses côtés et la voiture s'éloigna au grand trot. J'essayai de la suivre, mais je fus bientôt distancé.

Comme on le voit, ce récit n'est pas conforme à la version officielle donnée au ministère de l'intérieur.